

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 18

Artikel: Le portrait de M. Corniveau
Autor: Foulon, Franz / Corniveau
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196877>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nos conseillers se regardèrent d'un air passablement étonné. Ce système d'emprisonnement leur parut quelque peu bizarre; mais comme ils ne voulaient pas en discuter avec une femme, ils se bornèrent à causer de la pluie et du beau temps, en attendant le patron.

Sur ces entrefaites, arrive un individu tout essoufflé: « Excusez-moi de vous avoir fait attendre, » fait-il d'un ton gracieux.

— Ah! vous êtes le geôlier demande un des conseillers.

— Non, monsieur, je suis détenu ici. Je n'ai plus que trois semaines à faire.

— Ah! bon, bon... Alors, dites-nous voir... êtes-vous content de la soupe... en avez-vous assez? Le lit est-il propre?... Avez-vous des réclamations à faire?

— Au contraire, monsieur, jamais je n'ai été mieux qu'ici. Je voudrais seulement vous demander si je ne pourrais pas rester quelques jours de plus, en attendant que mon frère, qui est à Lausanne, m'ait trouvé une place?

— Quant à ça, nous ne pouvons pas vous répondre aujourd'hui, nous en parlerons avec le Conseil d'Etat.

Nos deux conseillers estimant être suffisamment renseignés et ne jugeant pas la présence du geôlier nécessaire, se dirigèrent du côté de la gare. Chemin faisant, ils se demandèrent dans quel sens ils feraient leur rapport.

— Moi je suis d'avis, dit l'un, qu'il nous faut laisser l'affaire comme elle est, du moment que personne ne se plaint... Un simple rapport verbal, quatre mots en croix et ça suffit. Pas vrai, collègue?...

— Je suis de la même opinion. Il ne faut pas compliquer. Allons vite piquer un demi, nous avons le temps. Et puis demain nous irons visiter les prisons de C... On dit qu'il y a une dizaine de détenus; faudra voir ça en détail.

— Alo, et pi au tout fin!

Portrait de femme.

M^{me} la marquise de Courcelles, qui était d'une beauté romanesque, et dont les écrits ont été souvent comparés, pour l'esprit et pour la grâce, à ceux de M^{me} de Sévigné, dont elle fut la contemporaine, a tracé de sa personne même un délicieux portrait, dans une des plus gracieuses pages qui soient sorties de la plume d'une femme assise devant son miroir. Aussi est-ce à l'intention de nos lectrices, tout particulièrement, que nous la rappelons. La voici:

« Pour mon portrait, écrivait-elle à un homme qui l'aimait, je voudrais bien le faire sur l'idée que vous en avez conçue, et qu'on voulût s'en rapporter à vos descriptions; mais il faut dire naïvement ce qui en est. J'avouerai que, sans être une grande beauté, je suis pourtant une des plus aimables créatures qui se voient; que je n'ai rien dans le visage ni dans les manières que ne plaise ni qui ne touche; que jusqu'au son de ma voix, tout en moi donne de l'amour, et que les gens du monde les plus opposés d'inclination et de tempérament sont d'un même avis là-dessus, et conviennent qu'on ne me peut voir sans me vouloir du bien.

» Je suis grande, j'ai la taille admirable et le meilleur air que l'on puisse avoir; j'ai de beaux cheveux bruns faits comme ils doivent être pour parer mon visage et relever le plus beau teint du monde, quoiqu'il soit marqué de petite vérole en beaucoup d'endroits.

» J'ai les yeux assez grands; je ne les ai ni bleus ni bruns; mais entre ces deux couleurs, ils en ont une agréable et particulière; je ne les ouvre jamais tout entiers, et quoique, dans cette manière de les tenir un peu fermés, il n'y ait aucune affectation, il est pourtant vrai que

ce m'est un charme qui me rend le regard le plus doux et le plus tendre du monde. J'ai le nez d'une régularité parfaite. Je n'ai point la bouche la plus petite du monde, je ne l'ai point aussi fort grande.

» Quelques censeurs ont voulu dire que, dans les justes proportions de la beauté, on pouvait me trouver la lèvre du dessous un peu trop avancée. Mais je crois que c'est un défaut qu'on m'impute pour ne m'en avoir pu trouver d'autres, et que je dois pardonner à ceux qui disent que je n'ai point la bouche tout à fait régulière, quand ils conviennent en même temps que ce défaut est d'un agrément infini et me donne un air très spirituel dans le rire et dans tous les mouvements de mon visage. J'ai enfin la bouche bien taillée, les lèvres admirables, les dents de couleur de perle, le front, les joues, le tour du visage beaux, la gorge bien taillée, les mains divines, les bras passables, c'est-à-dire un peu maigres; mais je trouve de la consolation à ce malheur par le plaisir d'avoir les plus belles jambes du monde.

» Je chante bien, sans beaucoup de méthode; j'ai même assez de musique pour me tirer d'affaire avec les connaisseurs. Mais le plus grand charme de ma voix est dans sa douceur et la tendresse qu'elle inspire; et j'ai enfin des armes de toute espèce pour plaire, et jusqu'ici je ne m'en suis jamais servie sans succès.

» Pour de l'esprit, j'en ai plus que personne; je l'ai naturel, plaisant, badin, capable aussi de grandes choses, si je voulais m'y appliquer. J'ai des lumières et connais mieux que personne ce que je devrais faire, quoique je ne le fasse jamais.

On pourrait à l'ouhlio.

Quand on hommo à mè bin sa fenna et que vao l'ài fèrè plliési, sè mettrai quasu ein quatro po l'ài fèrè totès sè fantasi.

N'ya qu'à vairè cliào dzouvenès dzeins tot frais marià; l'hommo sè laivè ti lè matins lo premi po fèrè lo café et lo portà à l'hi à sa fenna ein l'ài desèint: « Tiens, mon petit cœur, tu as bien le temps de te lever, reste seulement encore un moment; » pu, vont l'ài queri lo bou, remessont l'hotò, l'èimpougnont la patta d'èze et relàvont lè z'ècouallès, l'ètsàodont lo fornet, enfin quiet, sont tot fous d'être marià et su sù que y'èin a bin que se l'ao fennès l'ao desà, lo dzo dè Tsalandà, quand fà on fort dzalin, d'allà à pi dè tsau et ein pantet dè tsemise, queri on arrojà d'èdhie à lo borné, lo fasion, tant sont amoirào dè l'ao pernetès.

Que vollià-vo, on est quasu tré ti dinse d'a premi qu'on est marià et cein ne vao dierro tsandzi!

La Lizette à Bredon avai marià lo valet à l'asseuse. Cauquies senannès après la noce sont zu sè promenà 'na demeindze pè Lozena et, quand l'uront prào roudà pè la vela sont zu vairè lo musè dè la Ripouna.

Quand l'uront vouaiti ti cliào bio potraits que sont peindus contre lè mourets, cé d'ao bravo majo Davet, cé d'ao macclio à Monsu Burnand, èqueceptra, la Lisette, que baillivè lo brè à se n'hommo, l'ài fe:

— Te ne sà pas cein que mè farai bin plliési d'avai?

— Na, et quiet?

— Et bin y'àmèré que te t'è fassè teri ein potrait, mè te sà, on grand potrait, ein couleu, coumeint cé io y'a cé bio macclio, quiet!

L'autro l'ài repond que foudra vairè, mè coumeint l'ètai tot eindzaublià dè sa fenna, sè peinsàvè ein li-mimo: « Et bin, te l'arà! »

Cauquies dzo ein après, que l'ètai on dzo dè martsi, et que dévessai allà à Lozena, noutron gaillà fourré, ein catson dè sa fenna, se n'habit dè noce dein lo tièçon d'ao tsai, kà sè peinsàvè bin que ne poivè pas sè fèrè teri ein potrait

avoué 'na roulière, et arrevà à la capitala, ye preind son paquie dezo lo brè et va demandà après on gaillà qu'avai lo coup po fèrè dè cliào potraits.

Quand l'eut teri la senaille et que fut eintrà tsi cé que peintreluravé, noutron gaillà l'ài espliquè que, dinse et dinse, volliavè sè fèrè teri ein potrait, mè que faillà que sèyè coumeint cliào d'ao musè.

— Ah! ah! fà lo peintre, l'est po on potrait à l'ouhlio que vo vegni tsi mè?

— Oi, Monsu!

— Vollià-vo, grandeu naturelle?

— Crayo bin qu'oi, fà l'autro, mè vo faut lo fèrè feinèment tantqu'ique, drài dezo lè né-nets! Et dierro cein vao-te mè cotà?

— Oh bin, on potrait à l'ouhlio vo revint à dou ceins, dou ceint cinquanta francs!

— Atant qu'è cein! fe noutron lulu.

— Vo sèdès, po lè potraits à l'ouhlio, l'est lo prix.

— Et se ye fournessè l'ouhlio, dierro vollià-vo mè demandà? vo sèdès, n'èin zu 'na boun' annaiè dè coquies et tsi no, n'èin prào ouhlio, n'èin ein à lo mein quatro à cinq dames-jeannes pè la càva!

C. T.

Le portrait de M. Corniveau.

Lorsque les membres de la fanfare les *Enfants de Bellini* de Mouillebon-sur-la-Trouille eurent célébré par un plantureux banquet et une interminable série de toasts, le vingt-quatrième anniversaire de la présidence de M. Corniveau, ils reconduisirent fort avant dans la nuit cet honnête rentier jusqu'au seuil de sa demeure et, après une dernière ovation qui réveilla tout le quartier, ils se séparèrent en criant tous d'une seule voix:

— Et maintenant rendez-vous au jubilé de l'année prochaine...

Ce jubilé de vingt-cinq ans de présidence était une des grandes préoccupations de M. Corniveau, et il ne voyait pas s'approcher sans une certaine émotion, où la fierté le disputait à l'attendrissement, le jour glorieux où tout Mouillebon-sur-la-Trouille se joindrait aux *Enfants de Bellini* pour l'acclamer et le féliciter.

Ci-devant vérificateur des douanes, pensionné depuis longtemps, il se trouvait actuellement à la tête d'une modeste aisance, grâce au travail opiniâtre de sa femme, une ancienne blanchisseuse de fin qui, pendant plus de quarante ans, avait blanchi, repassé, lustré, poli le linge de toute la bonne société de Mouillebon-sur-la-Trouille.

Aujourd'hui, sans enfants, ils coulaient, en honnêtes petits rentiers, les jours heureux d'une vieillesse tranquille et souriante, que l'attente du prochain jubilé venait corser d'un attrait juvénile et flévreux.

M. Corniveau n'en dormait plus!

Déjà il voyait en rêve les rues de sa ville natale décorées de guirlandes et de fleurs, de feuillage, de drapeaux et de banderolles, auxquels se mêlaient, çà et là, des cartouches portant en grandes lettres noires et rouges des chronogrammes chantant les mérites de M. Corniveau, et pour la composition desquels l'instituteur d'une part, le vicaire de l'autre, avaient lutté d'imagination et d'à propos.

Bientôt M. Corniveau apprit que les *Enfants de Bellini* venaient de nommer « dans leur sein » une Commission chargée d'élaborer le programme des fêtes qui auraient lieu à l'occasion de cet événement mémorable. La commission tint de nombreuses séances, et le bruit se répandit qu'outre la célébration d'un *Te Deum* solennel, à l'église paroissiale, l'organisation d'un grand concert et le banquet obligatoire, les *Enfants de Bellini* avaient décidé d'offrir à leur président un souvenir sur la nature duquel le secret le plus absolu devait être gardé jusqu'au dernier moment et dont il convenait de réserver la surprise à la population.

Cette surprise intriguait vivement M. Corniveau, qui ne pouvait s'empêcher d'en parler fréquemment avec sa femme.

— Que penses-tu qu'ils vont m'offrir, bobonne?

— On ne sait jamais. Peut-être une épingle de cravate...

— Ou une belle pipe en écume de mer avec mes initiales gravées sur le fourneau...

Un matin deux membres de la commission s'amenèrent chez le président et, longuement, avec un luxe de prudentes circonlocutions, lui révélèrent l'objet de la surprise. La société avait décidé d'offrir à M. Corniveau son portrait peint à l'huile par le meilleur peintre du chef-lieu. Mais l'artiste réclamait des séances de pose. D'abord on avait essayé de le contenter en lui communiquant une photographie du président, mais le peintre avait renvoyé cet objet avec indignation, annonçant qu'il refusait la commande si l'original ne venait pas se mettre à sa disposition. Force fut bien dans ce cas de mettre M. Corniveau au courant de la surprise.

La démarche impressionna vivement le président qui, après avoir consulté son épouse, promit d'entreprendre prochainement le voyage du chef-lieu pour se prêter, pendant deux jours, soit quatre séances, aux exigences de l'artiste.

Quand les délégués se furent retirés, l'ex-douanier et l'ancienne repasseuse se regardèrent.

Son portrait sur toile peint à l'huile par un grand artiste!... Ah! on pouvait dire que les *Enfants de Bellini* faisaient bien les choses...

— On le mettra là, dit Mme Corniveau, dans le grand panneau du salon, en face de la porte... Ce sera d'un effet superbe.

M. Corniveau se rengorgeait. Il allait avoir son image en tableau, dans un cadre doré, comme les hommes d'Etat et les grands écrivains?...

Mais un détail le tracassait...

Quels vêtements allait-il mettre pour se rendre chez le peintre? Dans quel costume figurerait-il sur le tableau? D'abord, il avait pensé se mettre en bras de chemise pour rappeler son habitude familière dans son intérieur. Mais sa femme invoqua la solennité de la circonstance. Ce n'était pas de Corniveau, rentier, que l'artiste devait reproduire les traits, mais bien de Corniveau président des *Enfants de Bellini*. La gravité de l'habit noir était de rigueur.

— Avec ma belle chaîne d'or étalée sur le gilet, fit M. Corniveau.

— Et un devant de chemise que je m'en vais passer tout exprès, ajouta Mme Corniveau, comme jamais je n'en aurai repassé un de ma vie...

Huit jours après le peintre vit arriver le couple dans son atelier. L'honnête président était superbe, rasé jusqu'au sang, le cou raidi dans un énorme carcan de toile, tout vêtu d'un drap luisant comme un soleil.

Mais la chemise surtout était merveilleuse: droite, dure, lisse, éclatante, pareille à un mur fraîchement blanchi, elle chantait l'habileté professionnelle de Mme Corniveau, qui marchait, toute radieuse, la tête haute, à côté de son chef-d'œuvre.

— Comment désirez-vous la pose, demanda le peintre, de face ou de profil?

— Comme ceci fit l'ancien douanier.

Et M. Corniveau prit une pose pleine de majesté, l'habit ouvert, les deux mains sur les genoux.

Le maître se mit à la besogne.

Au bout d'une heure, le visage était esquissé, les épaules se dessinaient... Tout à coup les yeux de l'artiste rencontrèrent le fameux devant de chemise. Ahur!, il regardait cette surface plane, bête, inepte, sur laquelle aucune ombre ne s'accusait, dont aucun trait ne rompait l'aveuglante monotonie. Reporter cette steppe blanche sur la toile, il n'y fallait pas songer, cela eût fait un placard énorme. Le mur, qui faisait la gloire de Mme Corniveau, lui parut une gageure, un défi.

Tout à coup la colère s'empara du peintre. D'un bond il fut près du président, le doigt indigné posé sur le carré éblouissant.

— Qu'est-ce que cette horreur?

Un cri répondit au sien. Mme Corniveau venait de s'élançer, bouleversée et rugissante. Horreur! on osait qualifier ainsi l'objet merveilleux qu'elle avait poli, cylindré, calamistré avec tant d'amour et d'ardeur?

Hélas! il était trop tard...

Déjà les mains nerveuses du peintre fourrageaient le fameux devant, le tordaient, le pétrissaient, en faisant une loque sans nom qui amenait des larmes de rage dans les yeux de Mme Corniveau, affolée devant cette dévastation.

Le président, scandalisé de cet attentat contre sa tenue, levait les bras au ciel.

Mais déjà le maître, reculé de quelques pas, contemplait son œuvre souriant et apaisé.

— Voilà, fit-il visiblement satisfait, maintenant nous pouvons continuer.

Ce mot rendit ses esprits à Mme Corniveau.

— Continuer? s'écria-t-elle, avec ça?...

Elle désignait son chef-d'œuvre, lamentablement flétri et chiffonné.

— Certainement, répliqua le peintre, c'est bien plus artistique ainsi.

— Artistique ou non, riposta Mme Corniveau, je suis plus compétente que vous en matière de devant de chemise. Tout le monde sait que j'ai fait honneur à mon métier de repasseuse...

— Madame, je ne dis pas.

— Tant que je vivrai mon mari ne fera pas faire son portrait sans avoir une chemise absolument irréprochable, n'ayant pas un pli...

— Mais c'est impossible!... ce devant de chemise serait affreux en peinture...

— Tant pis pour la peinture, monsieur, dans ce cas mon mari se passera du portrait... Viens, Corniveau, nous n'avons plus rien à faire ici. Je ne pense pas que tu veuilles déshonorer ta femme en figurant pour la postérité avec une chemise dont la compagnie de ta vie aurait rougir.

Le président habitué à obéir aux ordres de sa femme ne se le fit pas dire deux fois.

Très dignes, froissés jusqu'au plus profond de leurs dînes, M. et Mme Corniveau quittèrent l'atelier, faisant d'amères réflexions sur le sans-gêne et le manque de tenue des artistes.

Et les *Enfants de Bellini* durent se contenter, à l'occasion du fameux jubilé, d'offrir à leur président une belle pipe en écumé de mer avec ses initiales gravées sur le fourneau. Franz FOULON.

M. Georges Rochat.

Nous nous associons de tout cœur aux témoignages de regrets exprimés par nos confrères de la presse au sujet de la mort accidentelle de M. Georges Rochat. Ses collègues de la *Gazette* et les nombreux amis qu'il possédait à Lausanne et dans le canton, sont profondément affligés par ce malheureux événement. M. Georges Rochat était un de ces hommes dont le caractère attire immédiatement l'estime et la sympathie. Nous qui avions l'occasion de le rencontrer journellement et d'échanger fréquemment quelques paroles avec lui, avons pu apprécier sa parfaite amabilité, la droiture de ses sentiments et son inaltérable franchise en tout. Quand, dans la conversation, Georges Rochat avait exprimé son opinion sur une affaire quelconque, politique ou autre, on savait immédiatement tout ce qu'il en pensait: chez lui, jamais de réticences, d'arrière-pensée.

Comme journaliste, notre regretté confrère était une plume alerte, spirituelle et de beaucoup de mérite. Les comptes-rendus de courses, de fêtes, de concours, d'expositions, comme sa chronique locale, dénotaient toujours une grande finesse d'observation. Son style avait un genre à part, une originalité qui faisaient lire avec un réel agrément tout ce qu'il écrivait.

La rédaction de la *Gazette* perd en M. Georges Rochat un excellent et précieux ami, un collaborateur difficile à remplacer. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le touchant et magnifique article nécrologique que M. Ed. Secretan lui a consacré dans la *Gazette* de mercredi.

Nous prions la famille de M. Georges Rochat, si brusquement et si cruellement éprouvée, d'agréer l'expression de nos plus sincères, de nos plus vives condoléances. L. M.

Opéra. — Un de nos collaborateurs, qui a assisté à la représentation de mardi, nous écrit:

L'*Amour mouillé*, opérette en 3 actes, musique de L. Varney, représenté pour la première fois sur notre scène le mardi 26 avril. — Voici en deux mots donnée de la pièce.

Pampinelli, lieutenant-général de Tarente, veut donner à son neveu Ascanio la main de sa filleule Lauretta. Celle-ci, dont le cœur n'a pas encore parlé, n'y voit aucun inconvénient. Tous les préparatifs sont faits pour la célébration du mariage, lorsque

apparaît, à Lauretta, Carlo, le prince de Syracuse. Tous deux s'éprennent d'une tendre flamme; là-dessus, duo d'amour et refus de Lauretta de s'unir à Ascanio; elle entrera plutôt au couvent.

Au second acte, entre parenthèse, de beaucoup le supérieur, nous la voyons se promener avec ses compagnes et deux religieuses. Pampinelli, qui a conçu des soupçons sur l'origine du refus de sa filleule, entre dans l'enceinte du couvent, à la faveur d'un déguisement, suivi de près par le prince Carlo, accompagné de son fidèle Cascarino, en costumes de religieux. Ils ont voulu rejoindre Lauretta. Après des péripéties sans nombre et des quiproquo les plus amusants, les amoureux se retrouvent et le tout finit par un mariage, dont Ascanio prend philosophiquement son parti.

Sur ce livret, Varney a composé une musique fraîche et originale, dont les airs ne sont peut-être pas assez faciles pour être retenus à première audition, mais dont la facture est presque toujours distinguée. L'auteur, a entr'autres, su ramener, avec beaucoup de bonheur et de talent, un leitmotif très heureux. On peut dire, sans être taxé d'exagération, que les interprètes ont tous été à la hauteur de leur tâche. Mlle Lambrecht a remporté ses succès habituels par sa grâce et un entrain dont elle ne se départit pas un instant. Sa voix, qui convient à merveille à l'opérette, est toujours juste et ses vocalises qu'elle conduit avec la plus grande facilité sont d'un goût parfait. Elle nous l'a prouvé dans la délicieuse valse de la cage: *P'tit oiseau, p'tit mignon*, morceau difficile que le public a bissé avec frénésie. Mme Peyral, dans le rôle de Lauretta, a été bonne et a montré de sérieuses qualités de diction.

La note comique de la soirée était représentée par M. Dubuisson, qui incarnait le rôle du fidèle Cascarino, le terrible Pampinelli (M. Montclair) et sa non moins terrible et amoureuse épouse (Mme Reynaud), tous excellents. Les chœurs de femmes étaient bien étudiés et ont fait plaisir. Il ne faut pas oublier nos obscurs, mais vaillants machinistes, qui nous avaient réservé une surprise dans l'acte du jardin du couvent, décoré avec un goût exquis. Décidément, le comité du théâtre a eu la main heureuse et il a droit à tous nos éloges pour la façon distinguée dont il a rempli son mandat. A. B.

Demain, dimanche, à 8 heures, seconde représentation de *La Fille du Tambour-Major*, opéra-comique en 3 actes, musique d'Offenbach.

Boutade.

Une dame de Lausanne disait l'autre jour à son mari: « Mon cher, il m'est impossible de rester plus longtemps sans domestique. »

— Eh bien, nous allons faire insérer une annonce dans la *Feuille d'Avis*.

— Oui, mais je redoute tellement ces annonces!... Toute la journée la sonnette sera en mouvement; les filles me viendront par légions.

— Laisse-moi faire, Marie, je vais te rédiger l'annonce de telle façon que tu ne seras point trop ennuyée.

Et le mari fit insérer trois fois l'annonce suivante:

On demande une bonne domestique qui ne craigne pas l'ouvrage.

Personne ne se présenta.

L. MONNET.

Les magasins populaires de MAX WIRTH, à Zurich, Bâle et St-Gall envoient l'étoffe en quantité tout à fait suffisante pour

6 essuie-mains, de qualité durable	Fr. 1 50
6 chemises toile écarlate ou blanche	» 6 —
1 enfourage de lit, joli choix de modèles	» 4 —
1 tablier de crêtonne, pouvant se laver, 100 cm. de largeur	» 0 60

ainsi que tous les articles de ménages et pour trousseaux à des prix très avantageux.

Demandez les échantillons aussi des étoffes en laine. Adresse: Max Wirth, Zurich.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

— Planches à dessin de premier choix. —

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.